

Revue des deux mondes (1829)

Revue des deux mondes (1829). 1872/05-1872/06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

Wœrth et des premiers revers du maréchal de Mac-Mahon, le jeune écrivain italien rappelait cet autre jour de 1859 où le vaillant et intègre soldat de l'honneur et du devoir rentrait à Paris tout brillant de la victoire de Magenta. Aux injustices populaires de 1870, il opposait les ovations d'autrefois, et il disait avec une effusion touchante : « Qui a un esprit et un cœur pour comprendre les grandes infortunes et pour mesurer les grandes douleurs, enverra de loin un salut plein de respect et d'affection au vaincu de Wœrth, en lui disant du plus profond de l'âme : Maréchal, les Italiens ne sont pas ingrats ; pour nous, vous êtes toujours le vainqueur de Magenta ;... pour nous, le nom de Mac-Mahon est un nom d'ami, un nom qui n'inspire que de la reconnaissance... » Celui-là au moins n'était point oublieux, il ne se faisait pas le courtisan du succès, le flatteur des victorieux, et ce que M. de Amicis disait du valeureux soldat, il le disait de la France elle-même. « L'affection que nous avons pour la France glorieuse, puissante et redoutée, pour son armée choyée par la victoire, pour son peuple ardent d'enthousiasme et de foi, cette affection, nous la garderons toujours vive et immuable à la France malheureuse, frappée au cœur, et portant la couronne desséchée de reine des peuples sur un front ensanglanté... Nous aurons la conscience d'avoir aimé et honoré ce grand peuple, de l'avoir aimé victorieux, de l'avoir honoré vaincu, sans hypocrisie, sans intérêt, d'un cœur de frères... » C'est ainsi qu'il faut parler en Italie, comme en France, lorsqu'on se met au-dessus des vulgaires passions et des calculs subalternes. Voilà les paroles qu'il faut recueillir lorsqu'on se préoccupe non d'aigrir et de diviser, mais de rapprocher deux nations unies par tant de traditions et d'intérêts, exposées peut-être aux mêmes périls et faites pour marcher ensemble, en se prêtant un mutuel appui, dans les voies de la civilisation.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LEI LATIFUNDIA DE L'AGRO ROMANO.

Relazione sulle condizioni agrarie ed igieniche della campagna di Roma,
par Raffaello Pareto, 1872.

Le ministère de l'agriculture du royaume d'Italie a publié récemment un très curieux mémoire sur la campagne romaine, rédigé par M. Raffaele Pareto, au nom de la commission chargée d'étudier les moyens d'améliorer les conditions économiques et hygiéniques des environs de la nouvelle capitale. On sait que l'agro romano est désolé par une fièvre paludéenne très pernicieuse, la *malaria*, et que par suite elle forme un vrai désert d'un sol fertile, mais exploité comme le sont les

pampas de l'Amérique du Sud ou les steppes du Volga. Ces solitudes ont un caractère de majesté mélancolique qui convenait à la Rome des papes et qui était en parfait accord avec les ruines de la Rome antique. Chateaubriand a décrit admirablement cette harmonie dans sa lettre à M. de Fontanes, peintres et poètes s'en sont inspirés à l'envi; mais une capitale moderne peut-elle se développer au centre d'une campagne qui, pendant une partie de l'année, lui envoie sur l'aile des vents les germes d'une maladie terrible et souvent mortelle? Le gouvernement italien ne l'a pas cru; aussi a-t-il nommé des commissions spéciales pour rechercher les causes du mal et les moyens de le combattre. En cela, il n'a fait que suivre l'exemple des papes. Dans un *motu proprio* de 1802, Pie VII avait décrété une foule de mesures pour arriver à repeupler la campagne romaine, et en 1829 Pie VIII promit une prime de 10 *baiocchi* pour tout pied d'olivier ou de mûrier nouvellement planté. Les primes furent payées, mais les arbres disparurent, et l'état de la campagne romaine resta le même.

Le problème est des plus compliqués, car il touche en même temps à des questions d'hygiène, d'économie rurale et de législation foncière. On est enfermé dans un cercle vicieux. La *malaria* provient en grande partie du défaut de population. La population manquant, la terre n'est pas suffisamment asséchée, et la population manque parce que la *malaria* la tue ou la chasse. Mais quelle est la cause de la *malaria*? Elle provient, dit on, des sporules d'une algue d'eau douce, qui empoisonnent l'air quand elles mûrissent et que le soleil a mis à sec les marais où cette plante croît. Il faudrait donc faire disparaître les eaux marécageuses; or comment y parvenir? A la rigueur, l'état peut se charger du dessèchement des grandes lagunes, comme celles d'Ostie et de Maccerata, au moyen de travaux et de pompes semblables à ceux qui ont converti le lac de Harlem en un canton nouveau d'une admirable fertilité; mais cela ne suffirait pas. Toute la campagne romaine est parsemée de petites mares, de flaques d'eau, de fossés croupissants, de terrains humides, qui sont inondés l'hiver et que l'été convertit en autant de foyers d'infection. L'état ne peut pas imposer aux propriétaires actuels le travail énormément coûteux d'assécher complètement le sol. Il ne peut non plus se charger lui-même de cette opération, à moins d'exproprier tout l'*agro romano*, de l'exploiter en régie, et d'y entretenir toute une armée d'ingénieurs et d'ouvriers. Seuls, de petits propriétaires viendraient à bout de ce travail d'Hercule; mais la terre appartient à des corporations, à des grands seigneurs opulents, à des majorats. Faut-il donc exproprier la terre pour la vendre en parcelles, et trouverait-on des acquéreurs ayant un capital suffisant et disposés en même temps à s'exposer à la mort, pour conquérir le sol sur la fièvre des marais (1)?

(1) Dans une publication récente, M. le comte Leonetto Cipriani, sénateur du

Les chances de mort sont grandes en effet. Le comte Nicola Roncalli cite le fait suivant : pendant l'été de 1848, on établit dans la campagne romaine la colonie de Santa-Balbina, pour employer aux travaux agricoles les enfans abandonnés. Au bout de peu de temps, il ne resta dans l'établissement que deux individus valides; tous les autres étaient à l'hôpital, où plusieurs succombèrent. A Rome, le nombre des décès surpasse en moyenne celui des naissances. Suivant Tournon, pendant la période décennale de 1710 à 1719, l'excédant de la mortalité était de 9,821, de 1790 à 1799 de 6,231, de 1820 à 1829 de 2,812. Pour les vingt années de 1840 à 1860, suivant M. l'ingénieur Giordano, l'excédant était de 5,052. La population de Rome a néanmoins augmenté. En 1709, elle était de 132,104 âmes, en 1800 de 164,586 âmes, en 1870 de 170,820; mais cette faible augmentation, qui contraste avec les rapides accroissemens des autres capitales, est due uniquement à l'immigration des étrangers qui viennent combler, — et un peu au-delà, — les vides qui résultent de l'excédant des décès.

M. Ch. Roller a tracé récemment dans la *Revue* un tableau très fidèle de l'exploitation agricole de la campagne romaine. J'emprunterai au remarquable rapport de M. Pareto quelques données précises qui compléteront l'étude de M. Roller. L'*agro romano* est réellement la région de ces *latifundia* dont parlait Pline. Sur les 203,000 hectares de superficie divisés en 396 exploitations, il s'en trouve 48 qui ont de 1,000 à 7,000 hectares et qui occupent environ la moitié de ce territoire. La *tenuta* (ferme) de Campo-Morto mesure 7,401 hectares, celle de Conca 5,625, et elle touche à celle de Cisterna, située dans les Marais-Pontins laquelle a 28,000 hectares. La plus grande partie du sol est inaliénable : la mainmorte des couvens, des églises et des hôpitaux religieux occupe 60,930 hectares, les majorats et les fidéicommiss 63,690 hectares, de sorte qu'il ne reste que 79,731 hectares de propriété libre. Encore celle-ci change-t-elle rarement de mains et presque toujours au profit de la grande propriété. Le chapitre de Saint-Pierre possède 19,536 hectares, San-Spirito-in-Saxia 14,944, le prince Borghèse 23,000 hectares. Les *tenute* tendent à s'agglomérer de plus en plus. Les quatre *tenute* de Fusano, Guerrino-Quarto, Casale et Temmoletto-Spinerba se sont réunies en une seule, qui porte aujourd'hui le nom de Castel-Fusano. Celle de Sant'Agata s'est accrue de celle de Pietraurea, Torrenova s'est adjointe Rocca-cenci, et Castel-Romano, Santalà. On ne compte en tout que 204 propriétaires dont 89 seulement possèdent des terres libres. Autrefois plusieurs grands seigneurs faisaient eux-mêmes valoir leurs terres, comme les princes Barberini, Chigi, Borghèse, Doria, Pallavicini, le comte Carpe-royaume, propose d'exproprier toute la campagne romaine et les Marais-Pontins, et de concéder ce territoire à une compagnie puissante, qui ferait tous les travaux d'amélioration indiqués par la science. Le comte Cipriani pense que la culture de la betterave et la fabrication du sucre donneraient des résultats magnifiques.

gna. Aujourd'hui on ne cite plus que le prince Torlonia qui gère parfaitement sa grande terre de Porto, située à l'embouchure du Tibre. Ces immenses fermes sont louées à des entrepreneurs agricoles, *mercanti di campagna*, qui en réunissent parfois plusieurs, de façon à exploiter une étendue immense, grande comme plusieurs communes françaises. Il y a quelques années, on citait les *mercanti* Canori, Andrea et Truzzi, qui à eux trois louaient 37,000 hectares, ou plus de 12,000 hectares chacun.

La terre est naturellement fertile. Le sol, très bas vers le littoral, se relève à l'intérieur en un plateau découpé par de nombreux ravins d'érosion et formé en grande partie de matières volcaniques sous-marines. Au pied des montagnes qui entourent la plaine romaine, on rencontre un terrain pliocène ou diluvien, des marnes argileuses, entremêlées de sable et de débris calcaires provenant des Apennins. La vallée du Tibre et les vallons plus petits qui y débouchent contiennent des terres d'alluvion d'excellente qualité (1). Sur les hauteurs, la couche végétale qui recouvre le tuf est parfois si peu profonde que les sillons mettent au jour le sous-sol volcanique et dur. Aux bords de la mer et dans les vallées, le sol est profond et gras. Convenablement traités, le froment et surtout le maïs donneraient des récoltes exceptionnelles; mais faute de main-d'œuvre le mode de culture est tout à fait primitif et presque barbare. L'homme, ne pouvant séjourner sur cette terre qui l'empoisonne, sème à la hâte et se retire; puis, au péril de sa santé, il vient faire la moisson, et s'enfuit. La majeure partie de la superficie est consacrée tour à tour au pâturage des troupeaux de bœufs et de moutons qui vivent presque à l'état sauvage. Le sol arable est cultivé une année sur trois, système de la *terzeria*, ou une année sur quatre, système de la *quarteria*. Puis la jachère sert de pâture. Elle ne reçoit jamais d'autre fumure que celle qu'y déposent les animaux qui la parcourent. Néanmoins on estime que le blé donne à l'hectare 23 hectolitres sur les bonnes terres, 19 hectolitres sur les médiocres et 12 sur les mauvaises, ce qui constitue relativement un très beau produit moyen. L'avoine donne 39, 23 ou 15 hectolitres, suivant la qualité du sol.

Les différentes cultures se répartissent de la façon suivante :

Terres arables cultivées tous les trois ou quatre ans. . .	95,449 hectares.
Prairies.	12,268 —
Pâturages permanents.	54,035 —
Vignes et produits industriels.	2,114 —
Marais.	1,143 —
Bois.	39,338 —
Total.	204,347 hectares.

Les pâturages permanents donnent peu de nourriture au bétail, parce

(1) Voyez *Censù sulle condizioni fisico-economiche di Roma e suo territorio*, per l'ispettore P. Giordano.

qu'ils sont envahis par les chardons et les broussailles. Le produit total des grains alimentaires est estimé à environ 200,000 hectolitres, ce qui donnerait un peu plus d'un hectolitre par habitant. La campagne romaine ne peut donc suffire à nourrir Rome, quoiqu'elle n'ait pas de population agricole propre à entretenir. On importe annuellement pour 2 ou 3 millions de francs de céréales. Pendant la période de la végétation, on met deux bêtes à cornes par trois hectares sur les pâturages des vallées. Les plateaux secs ne nourrissent que des moutons, au nombre de 3 à 4 par hectare. Les vaches donnent très peu de lait, de 3 à 4 litres par jour. Les femelles des buffes en donnent un peu plus, et leur lait est très estimé. Les bœufs pèsent de 300 à 375 kilogrammes, les vaches de 200 à 255. D'après M. Giordano, le nombre total des bêtes à cornes ne dépasse pas 60,000. — 450,000 moutons vivent sur environ 100,000 hectares de pâturages, et donnent un produit de 1,500,000 fr. en laine, et d'environ 400,000 francs pour les peaux. Les bois pourraient donner un grand revenu, car le combustible est cher à Rome, mais ils sont complètement abandonnés et ravagés par la dent des troupeaux. On voit quelques beaux pins parasols (*pinus pinea*) dans la *pineta* d'Ostie, et par-ci par-là quelques gros chênes, mais les taillis ne sont guère que des *macchie*, de grandes broussailles, dont le produit est presque nul.

Les ouvriers qui descendent des Apennins pour faire les travaux agricoles de l'*agro romano* sont relativement très peu payés. Les hommes d'élite ne touchent que 1 fr. 25 cent. ou 1 fr. 50 cent. par jour. Le foin se coupe à la tâche, au prix de 5 à 6 fr. par hectare. Pour couper le blé on paie de 12 à 15 fr. à l'hectare outre la nourriture; c'est encore très peu, car le moissonneur ne dépeuple que 16 ares par jour, faute d'employer la faux ou, ce qui vaudrait mieux encore, la faucille flamande avec le crochet.

La campagne romaine, quoique consacrée en grande partie au bétail, ne suffit pas à fournir Rome de viande. Il faut importer des bœufs de l'Ombrie et du Val di Chiana. La viande de bœuf se vend sur pied 1 fr. 20 cent. le kilo, et celle de vache 1 franc. Le lait est très cher à Rome, il coûte 45 cent. le litre. Un jeune cheval sauvage de trois ans vaut de 350 à 400 francs.

Le fisc porte la valeur imposable de l'hectare à 220 francs en moyenne; mais la valeur vénale est au moins triple. Le prix de location est de 20 à 30 francs. Il a doublé depuis quinze ans. Cet accroissement de la rente est un fait général en Europe: il provient en partie de la dépréciation du numéraire, en partie de l'augmentation générale de la richesse, qui rend la demande des produits du sol plus intense. On estime que le capital d'exploitation d'un *mercato di campagna* occupant 2,000 hectares doit être d'environ 210,000 francs. M. Pareto publie un inventaire agricole complet dans tous ses détails.

Ces quelques chiffres suffisent pour donner une idée de la situation

économique de la campagne romaine. C'est actuellement un désert, mais un désert très fertile, puisqu'il produit sans engrais jusqu'à 24 hectolitres à l'hectare, comme les meilleures terres de France et de Belgique, ou comme les terres noires de la Russie. Pour le convertir en un jardin d'une admirable fécondité, il suffirait de faire cesser ou de neutraliser les effets de la *mafuria*. Voilà le grand et complexe problème sur lequel le gouvernement italien appelle l'attention des hommes spéciaux de tous les pays. En dehors de l'Italie, où les ingénieurs ont déjà notablement amélioré les conditions hygiéniques des maremmes toscanes, ce serait la Néerlande qui probablement fournirait le plus d'éléments de comparaison et d'exemples utiles à consulter, car elle aussi a des terrains fertiles, comme ceux des environs d'Ostie et de Castel-Fusano, exposés à la fièvre des *polders*. Je citerai un seul fait : grâce à une diète particulière, les ouvriers qui ont exécuté les travaux si malsains du dessèchement du lac de Harlem n'ont presque pas souffert de la fièvre.

Dans ses conclusions, M. Pareto avoue qu'il ne connaît aucun remède qui puisse faire disparaître le fléau à bref délai; mais il compte qu'il cédera peu à peu aux lentes influences de cette vie plus active qui s'éveille en ce moment dans la capitale si longtemps endormie. L'état pourrait assécher les grandes lagunes, puis, après une étude approfondie du régime d'écoulement des eaux, édicter des règlements sévères qui feraient disparaître de nombreux foyers d'insalubrité. La terre devrait aussi être arrachée aux liens de la mainmorte et des majorats. Actuellement, personne n'a un intérêt direct à exécuter des améliorations agricoles. Les fermiers, *mercanti di campagna*, ne pensent qu'à tirer du sol le plus qu'ils peuvent pendant la durée de leur bail de six à dix ans; le sol serait à jamais stérilisé ensuite, qu'ils ne s'en inquiéteraient guère. Quant aux propriétaires, qui ne sont au fond que des usufruitiers, ils ne connaissent leurs domaines que par le revenu qu'ils en tirent. Ce revenu augmente en vertu d'une loi économique générale : ils n'en demandent pas davantage, et ils ne songent guère à consacrer à des améliorations un capital qu'ils ne sauraient comment employer. Il faut donc que ce soit le petit propriétaire qui, la bêche à la main, fasse pas à pas la conquête du désert meurtrier. On cite plusieurs exemples de colonisation qui ont réussi. Au xvii^e siècle, la Casa Pia di San-Spirito parvint à fixer quelques cultivateurs sur sa *tenuta* de Monte-Romano, et peu à peu il se forma un village d'environ 1,000 habitans. On cite encore les concessions emphytéotiques faites aux habitans de Zagarolo. M. Pareto ne croit pas aux bons effets du reboisement, parce que l'air est des plus malsains près des bois de pins d'Ostie et de Castel-Fusano; mais ne peut-on pas s'attendre à ce qu'un reboisement complet et systématique des parties les plus humides réduirait notablement les émanations paludéennes? On pourrait y employer une essence nouvelle dont on dit merveille, l'*eucalyptus globulus*. Cet arbre pousse avec une rapidité prodigieuse.

gieuse. Dans les magnifiques jardins du roi dom Ferdinand à Cintra, en Portugal, j'en ai vu qui avaient grandi de 4 à 5 mètres par année. L'eucalyptus se contente d'un sol très sec; mais on prétend qu'il assèche les terrains humides d'une façon étonnante, et on ajoute qu'il dégage des émanations fébrifuges très salutaires (1).

En résumé, quoi qu'on fasse, je pense qu'il faudra plus de temps pour conquérir la campagne romaine à la culture qu'il n'en a fallu pour faire l'Italie. Longtemps encore l'artiste pourra reproduire sur sa toile ces grands et mornes horizons sur lesquels se découpe la silhouette imposante des aqueducs en ruine, et ce n'est pas de sitôt que le buffle des marais et le cheval sauvage auront fait place aux villas des citadins et aux jardins des maraîchers. La *malaria* se défendra plus longtemps que le pouvoir temporel. En attendant il y a là pour les hommes instruits et entreprenans un champ d'études et d'expériences où l'on peut recueillir, outre des avantages matériels, la reconnaissance de l'Italie et l'estime du monde entier, à qui rien de ce qui concerne Rome ne peut être indifférent.

ÉMILE DE LAVELLEYE.

(1) La rapidité de la croissance de l'eucalyptus est vraiment prodigieuse. M. A. Lucy, ancien vice-président de la Société centrale d'horticulture de France, nous communique le fait suivant. Un eucalyptus semé à Hyères en 1859 avait, en 1871, 20 mètres de hauteur, 2^m,20 de circonférence à 40 centimètres du sol, et 1^m,41 à 5^m,80 du sol. — Autre exemple non moins extraordinaire : M. Regulus Carlotti, secrétaire de la Société d'agriculture d'Ajaccio, a planté en Corse en 1865 et en 1866, dans les terrains du pénitencier de Castelluccio, quelques pieds d'eucalyptus qui mesurent aujourd'hui de 1^m,25 à 1^m,50 de circonférence. — M. P. Ramel, revenu en Europe après un long séjour en Australie, a consacré tous ses efforts à doter l'Algérie de cet arbre merveilleux, dont il avait pu apprécier la valeur dans la colonie anglaise. Aujourd'hui de nombreuses plantations d'eucalyptus prospèrent en Algérie. Dans un rapport lu à la Société centrale d'agriculture d'Alger, M. Trottier estime qu'après huit ans les plants d'eucalyptus, pouvant servir à faire des traverses de chemin de fer, produiraient 6,000 francs à l'hectare. M. le docteur Gimbert, de Cannes, dans une brochure intitulée *L'Eucalyptus globulus, son importance en agriculture, en hygiène et en médecine*, décrit les effets salutaires des émanations résineuses de cet arbre, qui appartient à la famille des myrtacées. On affirme qu'en Australie les plantations d'eucalyptus mettent fin aux fièvres paludéennes. La puissance d'absorption des feuilles et des racines de l'eucalyptus est aussi phénoménale que sa croissance et en est évidemment la cause. Voici une expérience faite par M. Trottier. « Le 20 juillet 1868, à six heures du matin, nous avons placé une branche d'eucalyptus dans un vase rempli d'eau; à six heures du soir, la branche, qui le matin pesait 800 grammes, en pesait 825, et l'eau du vase avait perdu 2 kilogr. 600 grammes. » L'eucalyptus ne peut croître que dans la zone de l'oranger, car il ne supporte pas plus de 4 à 5 degrés au-dessous de zéro. Il faut le planter aussitôt que la graine a germé, ou mieux encore le multiplier de semis sur place, parce que dès les premiers jours il pousse en terre un pivot d'une longueur démesurée, et si ce pivot est entamé lors de la transplantation, le jeune plant ne se développe pas bien. La campagne romaine, avec son sol fertile et humide et son chaud climat, conviendrait probablement à l'eucalyptus, qui comme bois de construction donnerait un revenu considérable. C'est évidemment une expérience à tenter, mais avec tous les soins voulus pour en assurer le succès.